ANTIADRESSE

N° 261 | 29.11.2020

La parole aux lecteurs!

Brisures temporelles

Exil en Suède

Observe • Analyse • Intervient

Photo Miguel Á. Padriñán/Pexels

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Cette fois-ci, la parole est à vous!

Dans une semaine, l'Antipresse aura accompli ses cinq années de parution, exactement. Je m'arrête un instant dans ma cavalcade pour poser une question aux lecteurs.

Je repense au monde tel qu'il était en 2015 et j'essaie de mesurer le chemin parcouru. Ces cinq années, me semble-t-il, ont apporté autant de chamboulements que les vingt ou vingt-cinq années qui les précèdent. Ou même plus. Comme l'écrit Eric Werner, il y a des jalons essentiels et notre siècle a commencé, sur les chapeaux de roues, par un cataclysme fantasmagorique entré dans la légende: le 11 septembre.

Depuis, les choses n'ont fait que s'emballer. Nous sommes commes des navigateurs passant au large de la banquise et qui regardent les immenses falaises blanches s'effondrer dans la mer. Ce qui semblait solide comme des continents s'effrite en glaçons à whisky. L'effritement est particulièrement spectaculaire dans le monde de l'information, ou de ce qui en tient lieu aujourd'hui.

Je ne m'y attendais pas à l'époque, mais l'Antipresse a fini par devenir mon journal de bord. Sa cadence hebdomadaire, jamais interrompue, m'a obligé à réfléchir de semaine en semaine, de jour en jour, aux traces qu'il serait *essentiel* de laisser, aux sujets qu'il était *vital* de traiter pour ne pas être emporté dans le flux de la déshumanisation. Le détournement de l'attention est l'un des fléaux les plus dangereux de l'ère de l'internet.

Au bout du compte, à regarder les «rushes», les notes inexploitées, les ébauches inachevées *par manque de temps*, je me dis qu'il aurait eu matière à publier un Antipresse par jour. Mais si je me penche, d'un autre côté, sur tout ce qui a été laissé en suspens — édition, romans, vie privée —, et tout ce qui a été, peut-être, trop répété, je songe qu'il n'eût pas été superflu de consacrer encore un peu plus de temps à cette réflexion muette — sans clavier, sans calepin et sans téléphone — sur ce qu'il est *essentiel* de dire dans le temps étroit qui nous est laissé. Pour ne pas encombrer l'esprit de ceux qui nous lisent, mais aussi pour ne pas disperser nos forces en vain.

Je ne suis pas très amateur de commémorations et de jubilés. Mais ces dates symboliques invitent inévitablement aux bilans et à l'introspection, et c'est une bonne chose.

L'Antipresse a beaucoup évolué en forme et en contenu depuis la simple lettre par e-mail adressé aux amis. Seule l'échéance du dimanche matin n'a jamais varié. Nous avons évolué avec elle, bien entendu, et le monde tout autant. La base d'abonnés a augmenté de manière considérable — et leurs attentes de même. Le réseau que nous construisions à petits pas depuis quatre ans est devenu une communauté qui croît rapidement. Les événements extraordinaires de l'an 2020 nous ont apporté un public nouveau, mais aussi imposé une narration nouvelle et des sujets inédits.

J'ai donc arrêté ma plume au milieu d'un nouvel article sur la «grande réinitialisation» en cours, et je me suis demandé: pour qui l'écris-tu? Ce lecteur (cette lectrice aussi, cela va de soi), qu'attend-il de toi? *A quoi lui sers-tu?*

La réponse était difficile. Pourquoi ne pas le lui demander? ai-je conclu. Si nous profitions du moment pour approfondir notre relation avec ceux qui nous suivent avec tant de ferveur et depuis si longtemps?

Voilà donc un «Bruit du temps» bien particulier dans une rubrique qui en compte 237 déjà. L'article inachevé qui reste en suspens sur une question ouverte.

A VOS PLUMES, CLAVIERS, CAMÉRAS!

Je vous propose donc, cette fois-ci, de vous «tendre le micro». Je vous propose de nous adresser par écrit (ou en vidéo) vos témoignages sur ce sujet: *Que représente l'Antipresse dans ma vie? Comment cette lecture a-t-elle influencé ma vision du monde, mes valeurs, mes décisions, mes sentiments?*

Nous croyons que la connaissance, c'est l'action. Les échos que nous recevons nous font penser que beaucoup d'entre nos lecteurs le croient aussi. Nous aimerions donc comprendre comment l'Antipresse *agit*.

Le délai est court (mais les délais longs noient le poisson). Nous vous serons reconnaissants de nous envoyer vos réactions **jusqu'au jeudi 3 décembre, midi**. Nous sélectionnerons les dix plus originales et les plus éloquentes les rassemblerons en un «livre d'or» accompagnant l'édition jubilaire des cinq ans. Et **nous tirerons au sort trois abonnements «Dirigeable» au sein de cette sélection**.

Votre écho sincère nous est important. Si vous ne souhaitez pas que votre courrier soit publié, indiquez-le. Mais écrivez-nous!

ENFUMAGES par Eric Werner

Vivre dans un temps brisé

DEPUIS LA FIN DE LA GUERRE FROIDE, LE TEMPS EST-IL DEVENU FOU? DES ÉVÉNEMENTS MONSTRUEUX S'ENCHAÎNENT ET ROMPENT LE COURS DE NOS VIES, SANS QUE NOUS PUISSIONS LES COMPRENDRE NI LES EXPLIQUER JUSQU'AU BOUT. LES STRUCTURES SUR LESQUELLES NOUS NOUS APPUYONS NE SONT-ELLES EN DÉFINITIVE QU'UN FLUX INSAISISSABLE?

Tout le monde, aujourd'hui, s'accorde à dire que le monde «d'après» sera très différent de celui «d'avant». On reparle ici de cette pandémie. Slobodan Despot évoquait la semaine dernière le temps qui «se fracasse». On en a là un exemple. Mais le 11 septembre en avait déjà été un. Et en remontant une dizaine d'années plus haut, la chute du mur de Berlin. A chaque fois, le temps se fracasse.

LE CŒUR DES CHOSES

C'est la grande différence avec l'époque précédente, celle de la guerre froide. On peut en effet dire

que pendant près d'un demi siècle, entre 1945 et 1989, l'Europe a vécu dans une grande continuité. Il y a bien eu quelques accidents de parcours: en 1974, par exemple, la crise pétrolière avec pour conséquence le quadruplement du prix du pétrole. Nos économies ne s'en sont jamais complètement remises. C'est à ce moment-là que les chiffres du chômage ont commencé à prendre l'ascenseur. Autre accident de parcours, l'assassinat, en novembre 1963, du président Kennedy à Dallas. A l'époque, citant son mari, le philosophe Heinrich Blücher, Hannah Arendt écrivait (dans une lettre privée) : « Heinrich pense qu'il (Kennedy) avait vraiment touché au cœur des choses, ce cœur qui maintient l'équilibre partout, en politique intérieure comme en politique extérieure, et que maintenant tout risque de s'effondrer comme un château de cartes».

Mais il n'était encore question que de «risque». Arendt sentait bien que le monde s'était fragilisé (avait-elle raison ou tort, ce serait l'objet d'un autre article), pour autant il n'y a pas eu, au sens strict, rupture de continuité. Entre 1945 et 1989, les choses n'ont, en fait, que très peu bougé, et même pas du tout. En arrière-plan, il y avait la dissuasion nucléaire (*Mutual Assured Destruction*, en abrégé MAD), avec ses effets paralysants. Tout était donc figé, on avait même le sentiment que l'histoire s'était arrêtée. C'était d'ailleurs le cas. Puis il y eut la chute du mur de Berlin, et l'histoire se remit en marche. Les années 90 furent ainsi des années de grands bouleversements, avec notamment l'extension à l'Est de l'OTAN, la première guerre contre l'Irak, la guerre contre la Serbie, etc. Les Américains avaient retrouvé leur liberté d'action, ils ne se gênaient pas pour en profiter. Rien ne leur faisait plus peur. Mais ces bouleversements se produisirent surtout au plan international.

C'est la grande différence avec le 11 septembre, car si le 11 septembre a été à l'origine de plusieurs guerres (Afghanistan, Irak, Syrie), il s'est aussi et peut-être même surtout traduit par de grands changements au plan interne. On pense en particulier aux législations antiterroristes, législations qui ont conduit à une restriction draconienne des libertés individuelles, aux États-Unis même, d'abord, avec le *Patriot Act*, puis de fil en aiguille dans l'ensemble des pays sous influence américaine. Rappelons que le Patriot Act a été promulgué le 26 octobre 2001, soit un mois et demi à peine après l'attentat des tours jumelles. On ne dira assurément pas ici que le terrorisme n'est pas un problème, mais les législations antiterroristes en sont un autre, sans doute même plus important encore. Ces législations sont présentées comme des réponses au terrorisme, mais il est légitime de se demander s'il ne faudrait pas aussi et peut-être même d'abord les considérer *pour elles-mêmes*.

UN COMMENCEMENT DE SOUPÇON

Revenons-en à l'assassinat du président Kennedy. La lettre de

Hannah Arendt à ce sujet date du 24 novembre 1963, soit deux jours après l'assassinat en question. Outre les phrases citées plus haut, elle comporte d'autres passages intéressants. Arendt écrit en effet: «Cette affaire texane, avec ce double meurtre et les tentatives évidentes pour ne pas informer le public, a tout d'un événement survenu dans un État policier». Le double meurtre auquel il est fait ici référence est celui de Kennedy, d'une part, et d'autre part celui de Lee Harvey Oswald, l'assassin présumé de Kennedy, qui fut lui-même abattu le 24 novembre 1963 à la porte de la prison de Dallas. De Lee Harvey Oswald, Arendt dit: «On ne pouvait s'empêcher de penser qu'il a été arrêté par chance ou, pis, par malchance». L'incrimination complotiste n'existait pas encore à l'époque, mais certains, on le voit, ne s'en demandaient pas moins déjà si l'information officielle est toujours très fiable et si, plutôt que de l'avaler aveuglément et passivement, on ne ferait pas mieux parfois d'adopter à son endroit une attitude un peu critique. Arendt s'étonne en outre de la rapidité avec laquelle les autorités locales ont bouclé leur enquête: «Le Texas a déjà annoncé que pour lui le cas était réglé; et cela, sans qu'on ait jamais rendu publiques les moindres preuves d'une culpabilité incontestable – si tant est qu'elles existent!».

Aujourd'hui encore, personne ne sait exactement qui étaient les commanditaires de l'assassinat du président Kennedy: on ne le saura peut-être jamais. Personne non plus ne sait exactement qui était derrière le 11 septembre. En revanche tout le monde sait très bien qui est derrière le terrorisme en général, celui d'avant comme d'après le 11 septembre, qui le finance et l'encourage activement en sous-main, parfois même tout à fait ouvertement. Qui en particulier a participé à la création d'Al Qaida et plus tard de l'État islamique. On dispose à ce sujet de nombreux documents et témoignages. La CIA est bien sûr en première ligne, mais pas seulement. Le terrorisme ratisse large. Et donc, là aussi, certaines questions se posent: du genre, plus ou moins, de celles que se posait Hannah Arendt en 1963, sauf, justement, qu'on n'est plus aujourd'hui en 1963 mais en 2020. Entre autres et en particulier: comment tout cela s'articule-t-il avec les lois antiterroristes?

DES VIES DÉCHIQUETÉES

Si maintenant on essaye de prendre un peu de recul par rapport à toutes ces bouleversements, on observera qu'ils ne sont pas sans lien entre eux. Des législations antiterroristes, on pourrait ainsi dire qu'elles sont l'équivalent au plan interne de l'extension à l'Est de l'OTAN au plan externe. C'est en fait la même opération mais à deux plans différents. Dans une certaine mesure aussi, elles se complètent l'une l'autre. En ce sens, le 11 septembre s'inscrit en continuité avec la chute du mur de Berlin. Il est évidemment paradoxal de le dire, car dans les deux cas le temps se fracasse, il y a rupture de

continuité. Mais ces deux ruptures ne s'en inscrivent pas moins en continuité l'une avec l'autre. On va dans la même direction, pas forcément, au demeurant, celle le plus en adéquation avec la tradition humaniste occidentale (ne parlons pas même de la démocratie et de l'État de droit).

Il en va évidemment de même de l'actuelle pandémie. Là aussi le temps se fracasse, part en petits morceaux, sauf que la brisure ne se limite pas ici aux seules structures macroscopiques (internes ou externes), il s'inscrit dans la vie même des individus, dans leur chair, serait-on même tenté de dire, comme on le voit avec l'alternance confinement-déconfinement. Mais ce n'est pas le seul exemple. Pensons à l'alternance travail salarié-études, travail salarié-chômage, emploi précaire-emploi plus précaire encore, mariage-divorce, remariage-re-divorce, etc. Les individus voient ainsi leur vie se découper au hachoir, elle perd toute cohérence. Les gens vivent au jour le jour, au gré des aléas de la mondialisation marchande, alliée à l'arbitraire suprasociétal. «Le monde devient inhumain, impropre aux besoins humains — qui sont besoins de mortels — lorsqu'il est emporté dans un mouvement où ne subsiste aucune espèce de permanence», écrit encore Hannah Arendt.

BIBLIOGRAPHIE

- Hannah Arendt, Lettre à Karl et Gertrud Jaspers, 24 novembre 1963, in *Les Origines du totalitarisme*, *Eichmann à Jérusalem*, Quarto Gallimard, 2002.
- Hannah Arendt, «De l'humanité dans de 'sombres temps', Réflexions sur Lessing», in *Vies politiques*, Gallimard, 1974.
- Jürgen Elsässer, *Comment le Djihad est arrivé en Europe*, Xenia, 2006 (Préface de Jean-Pierre Chevènement).

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.
Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net
N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (Monty Python)

Passager clandestin

Raoul Weiss: J'ai choisi la liberté en Suède

Raoul Weiss est traducteur free-lance. Il y a encore peu de temps, il vivait entre la France et la Hongrie. Cet automne, dépité par des mesures anti-Covid totalitaires et ruineuses instaurées par le gouvernement Orbán, il a quitté la Hongrie pour la Suède. Sa lettre à son nouveau pays d'accueil a comme un relent de XXe siècle, où la pensée devait se chercher des terres d'asile pour pouvoir respirer.

Lettre d'un réfugié Covid à ses hôtes suédois

Maintenant, je vis en Suède. Mais pour conserver la sécurité que m'offre cette nouvelle patrie, je dois aider les Suédois à prendre conscience du danger qui les menace aussi: ces «mesures sanitaires» que leur vendent des médias corrompus, et qui ne sont que le nom de code du tout nouveau totalitarisme. Entre le «modèle suédois» – dont le succès, en dépit de tous les ragots, ***est*** prouvé – et la pratique dominante en Europe continentale, il n'existe pas de troisième voie: où que vous commenciez avec les «mesures», et quelque insignifiantes qu'elles puissent paraître au début, elle vous placent sur une pente que vous ne pouvez que descendre jusqu'à la tyrannie la plus complète.

Il peut être de quelque intérêt pour le lecteur d'apprendre que l'auteur de la présente – un immigré de fraîche date en Suède – est un traducteur indépendant. Ce qui, bien entendu, explique comment il a pu, au vu de l'extension du totalitarisme covidien en Europe continentale, prendre ***avant d'autres*** la décision de partir pour la Suède. En elle-même, cependant, cette circonstance n'explique pas ***pourquoi***. Voilà, donc, ce que je voudrais lui expliquer.

L'objectif assumé de ce texte est d'aider le peuple suédois (par-delà toutes ses fractures partisanes) à comprendre que, malgré tout ce qu'il pourra entendre, en 2020 la Suède a fait le bon choix, et de l'encourager à défendre ses libertés constitutionnelles, et la méthode de gestion d'épidémie recommandée par Anders Stegnell.

L'ABSURDE EFFONDREMENT HONGROIS

Traducteur français de littérature hongroise, j'ai, jusqu'à novembre 2020, vécu le plus clair de la «crise du Covid» entre la Hongrie et la France (avec aussi une parenthèse estivale d'une semaine en Croatie). C'est ainsi que je suis devenu

témoin oculaire de ce qu'aujourd'hui encore beaucoup de Suédois (et notamment la plupart de ceux qui n'ont pas quitté la Suède cette année) ne mesurent pas vraiment: j'ai vu comment, peu à peu, jour après jour, la propagande paniquarde et le crescendo des «mesures» autoritaires «médicalement justifiées» ont dressé les gens les uns contre les autres (opposant notamment ceux qui – principalement par hypocondrie – sont disposés à respecter des règles absurdes à ceux qui s'y refusent), détruisant ainsi le tissu même de la société et – ***last but not least***: son économie.

Fin février, un euro se négociait autour de 320 forints hongrois; malgré l'hiver, Budapest était une destination touristique en pleine expansion, où l'on s'arrachait des logements dont les prix ne cessaient d'augmenter.

Et voici, à titre de comparaison, le paysage sinistre que j'ai laissé derrière moi début novembre: contre un euro, on touche maintenant autour de 360 forints, et la tendance est franchement baissière. Le gouvernement a dû soumettre à autorisation la vente de divers actifs hongrois à des étrangers – partant donc visiblement (et très certainement à raison) du principe que leurs propriétaires, désespérés, accepteraient la toute première offre de rachat venue d'un pays à monnaie plus solvable. Les loyers s'effondrent, pendant que le chômage (en dépit du maquillage des chiffres auquel s'adonne, là comme ailleurs, le gouvernement) grimpe en flèche – tout comme les suicides. Deux mois et demi de frontières fermées aux étrangers ont d'ores et déjà tué une bonne partie du secteur touristique. Début novembre, enfin, un port de masque obligatoire à l'air libre (!), un couvre-feu à 20 heures surveillé par des unités militarisées (!) de la police hongroise et la fermeture autoritaire de tous les établissements de restauration ont fini de transformer Budapest en ville fantôme. C'est à ce moment que j'ai décidé d'abandonner ce pays – dont j'étais résident permanent, et dont j'envisageais, il y a encore quelques mois, de demander la citoyenneté – pour me réfugier dans un pays resté sain d'esprit. Dieu merci, mon père s'est alors souvenu que j'avais un cousin à Stockholm.

Comment les autorités hongroises justifient-elles ce suicide collectif? Comme partout ailleurs: en brandissant un «bilan covidien» d'à peu près (au moment où j'écris) 3500 « victimes». En réalité, les autorités de santé hongroises elles-mêmes reconnaissent, à mi-mots, que «seuls 6 % » des décédés «n'ont pas de comorbidités» (ce qui bien sûr n'exclut en rien la possibilité de maladies cachées, révélées par la virose, et dont le patient n'avait lui-même pas conscience précédemment). Fait rare en Europe: lesdites autorités vont même jusqu'à publier en ligne et actualiser quotidiennement une liste (non-nominative) de ces «victimes», où, pour chaque décès, on trouve, outre un numéro d'ordre, l'âge, le sexe et – ***hic jacet lepus*** – une courte description clinique; or ces descriptions font comprendre, sans laisser de place au doute, ce qu'il faut, en l'occurrence comprendre par «comorbidité»: AVC, cancers souvent en phase terminale, diverses pneumonies causées par ***d'autres*** virus, etc… Par conséquent, même dans le pire des cas, il est en réalité question:

1. d'une part, de moins de 200 décédés (en 8 mois, dans un pays de dix millions d'habitants) qui pourraient bien, en effet, être morts (au premier chef) de cette grippe mystifiée de 2020; sachant que la mortalité quotidienne moyenne en Hongrie se situe autour des 350… et,

2. d'autre part, de plus de 3000 patients qui, de toute évidence, étaient déjà mourants longtemps «avant le Covid», et dont la mort a ***pu*** être accélérée par une infection virale (comme cela a d'ailleurs toujours été le cas d'une bonne partie de ce qu'il était d'usage, jusqu'en 2020, d'ap-

peler «les morts de vieillesse» – et c'est bien sûr aussi le cas maintenant, à ceci près que, depuis cette année, nous observons le phénomène au moyen de technologies qualitativement et quantitativement dénuées de précédent). Ces patients ont *pu* perdre une ou deux semaines, dans certains cas un ou deux mois de vie (d'une vie de mourant), à cause d'un virus. Ce qui, bien entendu, est triste.

Mais j'ai aussi d'autres histoires tristes à vous raconter. Par exemple, celle de cette jeune femme hongroise de 25 ans (l'amie d'une amie), revenue ce printemps à Budapest de vacances tropicales, et qui y est morte, de la malaria; la malaria est, en Hongrie, une maladie rare, mais guérissable à condition d'être dépistée à temps. A condition de ne pas avoir préalablement militarisé (et, de ce fait, en grande partie, paralysé) le système de santé tout entier sous prétexte d'une «épidémie» dont le taux de survie dépasse les 99 %. Or, malheureusement pour cette jeune femme, c'est là exactement ce qui s'est passé ce printemps en Hongrie. Elle est donc morte. A supposer que ces dictatures pseudo-sanitaires soient vraiment en mesure de «sauver des vies» (chose que les statistiques ne semblent pourtant guère confirmer), combien d'agonies temporairement prolongées, combien de «sauvetages» de patients en phase terminale de cancer, ou d'octogénaires à insuffisance rénale, faut-il pour compenser les 55 ans que cette jeune femme (en vertu de l'espérance de vie féminine hongroise calculée en 2019) aurait encore pu vivre, les deux enfants (toujours en moyenne) qu'elle aurait pu offrir à sa famille et à son peuple, etc. ? Seuls les experts médicaux des assurances seraient en mesure d'apporter à cette macabre question une réponse précisément quantifiée – mais tout citoyen étant passé par le collège devait immédiatement comprendre que l'un des chiffres dans la balance devrait dépasser l'autre d'au moins un ordre de grandeur. Devinez lequel. Or, à en croire mes connaissances travaillant dans le système de santé hongrois, les cas comparables à celui de cette jeune femme se multiplient rapidement. Du coup, on peut même faire totalement abstraction de la catastrophe économique imminente: même sans elle, il est immédiatement évident que ces «politiques antiépidémiques» ne peuvent qu'être bien plus meurtrières que le virus lui-même.

DÉSINFORMATION SUR LA SUÈDE

Entre temps, la presse du régime de Viktor Orbán (et celle de sa pseudo-opposition – unies depuis mars pour relayer la même propagande paniquarde) continue à polluer mon environnement cognitif de nouvelles portant sur «l'échec de la Suède». Tel a été, à quelques variations près, le titre de la quasi-totalité des articles de presse hongrois parus cette année à propos de la Suède (à quelques courageuses exceptions près). Dans leur entreprise de dénigrement de la méthode Stegnell, jusqu'à cette automne, les propagandistes hongrois pouvaient – au moins superficiellement – se raccrocher à l'argument que «après tout, ils ont quand même eu six fois plus de victimes que nous» (un discours rendu possible, bien évidemment, par le fait que – heureuse coïncidence – les «victimes collatérales» des «politiques de restriction» – comme la mort de la jeune femme hongroise susmentionnée – ne sont, elles, pas comptabilisées…). Au moment où j'écris, néanmoins, cette différence de près de 1 à 6 est tombée à moins de 1 à 2, et cette détérioration nominale de la «situation virale» hongroise s'est produite pendant la période de terreur pseudo-sanitaire croissante dont j'ai décrit ci-dessus la culmination (coïncidant avec la dernière semaine que j'ai passée en Hongrie). Voici, à mon avis, tout ce que les Suédois ont besoin de savoir sur l'efficacité de ces

«mesures» magiques que, même ici, certains inconscients voudraient voir appliquer.

Les chiffres susmentionnés veulent-ils, au demeurant, dire que la situation ***réelle*** de la santé publique en Hongrie est vraiment pire cet automne qu'elle ne l'était ce printemps? Je ne le pense pas (pas plus que je ne pense que la situation suédoise – à une autre échelle – n'ait vraiment empiré au cours des dernières semaines). Nous sommes, tout simplement, au beau milieu d'une pandémie de tests; dans pratiquement tous les pays du monde, la multiplication des tests permet d'attribuer au Covid une part croissante de ce qu'il était, jusqu'en 2020, d'usage d'appeler la «mortalité naturelle». Comprendre ce fait est aujourd'hui d'une importance vitale. Car, si vous ne le comprenez pas, et tombez dans le piège des «mesures sanitaires», ce piège se refermera sur vous à tout jamais. Suivant la courbe annuelle normale de la mortalité (qui présente en Europe – pour des raisons climatiques évidentes – un fort pic en octobre/novembre, suivi d'un pic encore plus marqué en janvier), la «mortalité Covid» de marque PCR, qui atteint en ce moment un plateau, va commencer à décroître début décembre, ce qui permettra aux dictatures covidiennes d'accorder une «perm de Noël» (sous surveillance) d'à peu près trois semaines à leur troupeau infantilisé d'ex-citoyens, avant de les reboucler en janvier. Puis (à peu près en même temps que l'inutile vaccin) arrivera la grippe suivante (comme à chaque printemps, depuis des décennies, sinon des siècles). Vous verrez alors la dynamique du totalitarisme se mettre en branle, en Suède comme auparavant dans le reste des pays: comme aucune «mesure» magique ne supprimera jamais la mortalité naturelle de l'homme, de peur d'être rendu responsable d'inévitables «mauvais résultats» (c'est-à-dire de décès pour la plupart inévitables), votre gouvernement (comme celui de la Hongrie ou de la France) se mettra à en accuser «l'indiscipline» de ses citoyens – divisant ainsi la société. Et les citoyens «vertueux» (c'est-à-dire les hypocondriaques convaincus par les médias d'être «du bon côté de l'histoire») commenceront à exercer sur ce même gouvernement un chantage exigeant toujours plus de dictature. Et ainsi de suite. Une fois engagés sur cette voie, vous verrez qu'il n'y a pas de retour en arrière.

UNE PENTE DANGEREUSE

En d'autres termes: le peuple suédois devrait savoir que les mesures adoptées cette semaine par son gouvernement (fermeture des bars à 22h et «règle des huit» dans les lieux publics), bien qu'apparemment bénignes en comparaison du reste de l'Europe, sont les premiers pas que vous faites sur une pente qui, si vous la descendez, ne peut que vous conduire au chaos socio-économique et à la tyrannie. J'admire profondément les autorités suédoises pour avoir réussi à faire face aussi longtemps à des pressions internationales qui doivent être énormes en vue de liquider ce «mauvais exemple» d'un pays refusant de sacrifier ses libertés sur l'autel d'une grippe. Mais je pense aussi que ces autorités vont avoir besoin d'un très ferme soutien populaire pour pouvoir persister dans cette résistance.

Face à ces lignes d'avertissement, le lecteur pourrait penser qu'il a à faire à un énième «libéral hongrois», venu régler depuis Stockholm ses comptes avec Viktor Orbán. Il se tromperait doublement. D'une part (c'est le moins important), parce que l'auteur de ces lignes, même après avoir passé le plus clair de sa vie adulte entouré de hongrois, reste un citoyen français, obligé de reconnaître, à son grand regret, que la France covidisée d'Emmanuel Macron ne fait pas vraiment davantage envie que la Hongrie covidisée de Viktor Orbán – au contraire. Tenter de donner une interprétation partisane de type

«droite VS gauche» à la «crise du Covid» est, plus qu'inutile: hautement dangereux. La cause de cette crise est, avant tout, un virus mental extrêmement contagieux et destructeur – or les virus (physiques ou mentaux) ne sont ni de droite, ni de gauche.

Par ailleurs, il pourrait être utile au lecteur d'apprendre que, tant que j'ai vécu parmi les Hongrois (à l'exception, bien entendu, des derniers mois), je n'étais en rien un opposant au régime de Viktor Orbán. J'ai d'ailleurs même travaillé pour ce régime, publiant régulièrement dans la presse progouvernementale de Budapest. A l'époque, j'ai d'ailleurs (ce qui m'inspire aujourd'hui une certaine honte) moi-même contribué à la propagation de certains stéréotypes «illibéraux» utilisés par la propagande hongroise contre Stockholm (sur cette Suède «trop libérale», «détruite par l'immigration», etc.). Et, même si la semaine que j'ai déjà passée dans votre beau pays m'a amené, en toute sincérité, à considérablement nuancer plusieurs de ces vues, j'imagine qu'aujourd'hui encore, la plupart des Suédois, au terme de vingt minutes de conversation avec moi, me classeraient probablement (sans commettre par là une trop grave injustice) dans la catégorie des «réacs centre-européens».

En tout état de cause, je pense que beaucoup des lignes de fracture idéologiques d'hier (comme l'immigration de masse en période de croissance, les droits LGBT, etc.) ont, en 2020, pris un gros coup de vieux. Au cours des prochaines années, c'est la possibilité même d'élever des enfants dans un environnement humain normal qui va être objet de débat, bien davantage que la «définition du mariage». Et, si on peut s'attendre à ce que la pression migratoire sur la Suède se maintienne, voire s'alourdisse, une évolution qualitative est prévisible: si elle reste fidèle à la liberté, la Suède doit s'attendre à l'afflux – à la fois problématique et prometteur – de nombreux européens qualifiés comme moi (ceux qui, intellectuellement, auront été en mesure de comprendre à temps que leurs pays d'origine courent vers le précipice); le défi suédois consistera alors à s'assurer que le pays reste capable de faire face à une telle situation, politiquement en restant uni autour de sa souveraineté et de l'intérêt national, mais aussi économiquement. Or, la conservation de la prospérité suédoise implique avant tout que ce pays continue à refuser de rejoindre cette nouvelle secte du temple solaire qu'est le club des pays amateurs de confinements!

La décision appartiendra en dernière instance (on peut, tout du moins, le souhaiter), non pas à moi ou à tel ou tel expert étranger, mais au peuple suédois. Quelle que soit la décision finale, je resterai, personnellement, reconnaissant à ce peuple pour cette semaine de vie humaine normale qu'il m'a offerte en marge d'une Europe devenue délirante. Et je regrette amèrement les propos aigres-doux que j'ai pu, en d'autres occasions, tenir sur ce beau pays, en reproduisant sans esprit critique les propos d'autrui, sans me documenter suffisamment sur la réalité de la situation. Citoyens suédois, je vous en conjure: ne commettez pas la même erreur que moi!

- ***Photo: «Black Friday» au Gallerian, un mall très fréquenté au centre de Stockholm, 27.11.2020.***
- Simultanément paru en version suédoise dans ***Folket i Bild*** le 28.11.2020. Lire également le Point sur le cas suédois de Dominique Delawarde (26.11.2020); et aussi «COVID-19 · Deux stratégies, même résultat» (25.11.2020).

TURBULENCES

CRYPTO AG · La neutralité suisse n'était qu'une porte dérobée

La crise sanitaire a beaucoup d'avantages, notamment celui d'escamoter des scandales d'État. C'est ainsi que les conclusions de l'enquête parlementaire sur l'entreprise de cryptage Crypto AG, publiées ces dernières semaines, sont passées presque inaperçues. En bref: Crypto AG servait de «cheval de Troie» pour des services étrangers (CIA en premier lieu), le renseignement suisse le savait, les politiques n'étaient au courant de rien. (Comme de bien entendu. Les barbouzes suisses ne rendent de compte à personne!)

Ce que ladite commission parlementaire a mis 9 mois à établir corrobore (en moins détaillé) l'enquête publiée dès février-mars 2020 par l'Antipresse, sous la plume d'Arnaud Dotézac:

- «Crypto saga, épisode 1: qui était Boris Hagelin?», Antipresse 221 | 23/02/2020
- «Crypto saga, épisode 2: un cryptographe bien entouré», Antipresse 222 | 01/03/2020
- «Crypto saga, épisode 3: au cœur de l'alliance américano-allemande», Antipresse 223 | 08/03/2020
- «Crypto saga, épisode 4: une entreprise de renseignement multicartes (1)», Antipresse 224 | 15/03/2020
- «Crypto saga, épisode 4: une entreprise de renseignement multicartes (2)», Antipresse 225 | 22/03/2020
- Voir également nos commentaires et analyses précoces sur l'impact de ce scandale:
- Slobodan Despot: «Cryptocratie: la grande épopée d'espionnage qu'on n'a pas encore écrite», Antipresse 221 | 23/02/2020
- Sébastien Fanti: «Crypto AG. La ligne rouge», Antipresse 221 | 23/02/2020. «Crypto AG: étouffons, escamotons, égarons!», Antipresse 223 | 08/03/2020.

Il est à relever que les médias de grand chemin se sont distingués par leur tiédeur à enquêter sur ce scandale historique. Un scandale dont la portée est bien décrite par Gabriel Galice sur Front Populaire:

> Certains suggèrent que les Suisses auraient été manipulés, par la CIA d'une part, toujours prête à partager les informations, surtout celles qui la servent, par les sous-traitants Motorola et Siemens, associés à des entreprises étasuniennes, d'autre part, qui auraient «bidouillé» des composants entrant dans la fabrication des machines à crypter. On évoque aussi des «arrangements» aux termes desquels les États-Unis auraient fermé les yeux sur des livraisons par la Suisse à des pays «ennemis», moyennant fourniture d'algorithmes de chiffrement made in USA. Avec la lucidité et le courage qui le caractérisent, l'ancien procureur du Tessin, ex-Conseiller aux États et naguère rapporteur pour le Conseil de l'Europe sur les prisons secrètes de la CIA, Dick Marty, note que « l'affaire Crypto montre la force de l'empire américain en Suisse» et que «la neutralité suisse est un roman national».
>
> Inextricable imbroglio d'intérêts industriels et politiques, intérieurs et extérieurs, l'affaire montre qu'il ne suffit pas de la petite cuillère d'un couteau suisse pour aller souper avec le Diable. Et que la souveraineté, partout, se mérite.

DANEMARK · Le sacrifice des visons n'aura pas été totalement vain

On est passé dessus comme chat sur braise. A cause d'un simple soupçon, le gouvernement du Danemark a fait abattre tous ses visons — une des fiertés du pays — en quelques jours. David Bertrand, professeur de psychologie et éthologue,

s'est indigné de l'indifférence du public à l'extermination de ces aimables rongeurs.

> «Le Danemark est l'un des principaux fournisseurs de peaux de visons au monde. Et c'est précisément là qu'ont été abattus il y a quelques jours plus de 15 millions d'individus, au motif qu'ils auraient transmis une variante du virus sars-cov-2 à l'homme et que ce virus muté menacerait l'efficacité d'un futur vaccin. Lorsque le principe de précaution amène à tuer des millions d'animaux, cela révèle en réalité à quel point notre société dysfonctionne, à quel point la vie de ces animaux compte peu et à quel point leur mort laisse indifférents.»

Mais l'affaire, selon notre correspondante à Copenhague, ne s'est pas arrêtée là. Cette décision inconsidérée et illégale a entraîné la démission de la ministre de l'Agricuture. Ecoeurés par cette horreur inutile et le cafouillage des politiques, les Danois se sont soulevés en masse contre le projet de loi «Covid» qui se proposait d'instaurer une véritable dictature sanitaire. Pendant neuf jours, ils ont envahi les rues en battant les poêles et les casseroles pour repousser les mauvais esprits du Parlement — et ils y ont réussi. Le gouvernement a reculé. Vos médias de grand chemin vous ont-ils parlé de ce soulèvement populaire?

TRIBUNE · Bye-bye à l'autonomie stratégique européenne

Par le Général (2S) Grégoire Diamantidis, membre du Cercle de Réflexion Interarmées.

C'est très exactement ce qui est à craindre avec l'arrivée de Biden, c'est-à-dire «l'affaissement du soufflé» de l'autonomie européenne, et le retour bien gentiment sous l'aile protectrice du grand frère redevenu enfin médiatiquement fréquentable et politiquement correct. Et l'Europe continuera à faire un peu de mousse avec sa PESCO et son «susucre» de quelque 14 milliards pour l'Agence de l'Armement (comparés aux 250 milliards des pays européens de l'OTAN); tout rentrera dans l'ordre, et:

- les exercices «Defender» reprendront dès que possible à la fin de la pandémie,

- le déploiement des systèmes BMDE/ABM face à la Russie se poursuivra, pour rassurer tout le monde,

- on encouragera la Biélorussie à entrer dans l'UE (en attendant mieux…), en déclenchant une gentille révolution de couleur (mauve, car on a déjà utilisé l'orange, le jaune, le rose, etc. sachant que le rouge est à éviter!), pour pousser Poutine à la faute,

- il y aura fort opportunément une nouvelle affaire Skripal, Navalny ou autre, permettant à l'UE (sur «encouragement» du grand frère) de maintenir les sanctions, en brandissant l'arme fatale des «droits de l'homme» et des libertés démocratiques…

- on continuera à agacer un peu plus la Russie en Baltique et dans ses liaisons aériennes vers son enclave de Kaliningrad,

- l'OTAN, fort heureusement, renforcera la défense du couloir de Suwalki, «terriblement menacé»,

- on resserrera les rangs autour de l'Allemagne, meilleure élève de la classe otanienne, qui bien sûr ne bougera pas vis-à-vis de la Turquie,

- l'OTAN, et par conséquent l'UE, garderont leur silence assourdissant sur le Haut-Karabakh, et le sort des arméniens, car «Inçirlik oblige»,

- le petit sultan pourra tranquillement continuer ses diverses politiques agressives, tous azimuts, et en particulier en Libye et en Méditerranée Orientale, comme financer ses nombreuses mosquées en Europe, donc aussi en France,

- la Russie ne pourra que s'enraciner dans son rôle de «méchant infréquentable» puisqu'elle continuera à se rapprocher de la Chine, et de l'Iran entre autres, c'est-à-dire du nouvel «axe du Mal»,

- et la France? On la priera poliment «d'aller se faire voir chez les Grecs»… en Méditerranée orientale face aux débordements turcs, et voilà, tout ira bien grâce au retour d'un président américain enfin plus lisse et médiatiquement fréquentable. Ouf! Tout rentrera dans l'ordre, et on pourra enfin s'occuper tranquillement des «gestes barrières» et du Black Friday. Elle n'est pas belle la vie?

✵ a/s de Dominique Delawarde.

LISEZ-MOI ÇA! · «Le bruit et la fureur» de Faulkner

Ce qu'il apporte. Le monde de William Faulkner est ébloui et écrasé par le trop plein de soleil qui écrase l'homme et le rend fou. Sudiste, écrivain, scénariste et alcoolique, Faulkner décrit, la plupart du temps, des personnages en proie à leurs désirs, qui les déchirent et les poussent à commettre le pire.

Le bruit et la fureur se déroule dans un lieu imaginaire (Yoknapatawpha), dans le Sud profond, où l'on suit la décadence d'une famille prospère et patricienne qui tombe, peu à peu, dans la misère et l'impuissance.

Dominique de Roux parlait du combat entre deux civilisations de la fixation chez Faulkner; celle du maïs (originelle: d'où le nom à connotation indienne dans ce roman) et celle du blé. Le maïs symbolise la mort et le blé, la vie. On retrouve ce dualisme à travers tout le roman.

Ce qu'il en reste. William Faulkner brise le tabou ultime américain d'une nation qui se croyait unifiée en redéfinissant une frontière, laquelle requestionne l'illusoire «American Way of Life». Il nous plonge, avec nostalgie, dans le vieux Sud disparu. La Guerre de Sécession, en somme, n'a fait qu'imposer, dans le sang, le monde industriel en devenir et le salariat. Elle n'a pas libéré l'homme mais l'a asservi à un nouvel esclavage voulu par les industriels du Nord.

A qui l'administrer? William Faulkner est un géant de la littérature américaine et doit être lu du plus grand nombre. Prix Nobel de littérature (1949) et romancier de talent, il utilise, dans ***Le bruit et la fureur***, la technique narrative du «flux de conscience».

✵ William Faulkner, ***Le bruit et la fureur***, Gallimard, 2019. Une recommandation de **Patrick Gilliéron Lopreno.**

BIDEN · Le muséum d'histoire naturelle où les faucons sont des vrais

Walter Russell Mead, professeur de relations internationales et chroniqueur du ***Wall Street Journal***, a eu une conversation en juillet avec celui qui est devenu le secrétaire d'Etat nommé par Joe Biden, Anthony Blinken. Connu comme un «faucon» inconditionnel, Blinken a pour le moins laissé le vieux routard de la géopolitique perplexe. Il s'agira selon lui, notamment, de «mater les démocrates idéalistes» en resserrant les liens avec Israël et de montrer les dents à la Russie (comme si on n'en faisait pas assez).

> Une administration Biden ne recherchera pas une réinitialisation, un grand compromis ou autre chose qu'une relation d'affaires avec Vladimir Poutine. Les démocrates n'ont jamais été aussi agressifs envers la Russie depuis l'administration Kennedy.

Caitlin Johnstone résume la carrière de Blinken (qu'elle qualifie de «psycho»!) en cinq lignes cinglantes:

> «La carrière de Blinken a été un jeu de pendule entre l'expansion de l'empire américain et l'assistance aux corporations afin de les incruster plus profondément encore dans ce même empire. Au sein de l'administration Obama, il a soutenu les interventions impardonnablement meurtrières en Libye et en Syrie ainsi que le coup d'État de 2014 en Ukraine. Il a été l'un des principaux partisans du soutien aux atrocités de masse commises par les Saoudiens au

> Yémen, et il affirme que ces conflits par procuration seront le nouveau modèle de l'interventionnisme américain à l'avenir.»

La gauche sincère est aussi effarée que les trumpistes. Sarah Lazare, dans In These Times, énumère la liste des «revenants» de l'ère Obama et des faucons stipendiés par le complexe militaro-industriel dans la «nouvelle» administration. Pour conclure:

> Obama, avec Biden à ses côtés, a supervisé l'intervention en Libye, l'implication désastreuse dans la guerre du Yémen, l'occupation en cours en Afghanistan, le soutien au coup d'État au Honduras, et bien plus encore. Et Biden s'appuie maintenant sur la même équipe de conseillers et de trafiquants d'influence et de consultants qui ont contribué à ce que tout cela se réalise.

Bref, comme le titre du WSJ l'indique, «La politique étrangère de Biden est un brusque retour du passé». Un troisième mandat Obama conduit par un vieillard sénile: voilà qui ne nous rajeunit pas!

RUSSIE-OCCIDENT · A qui profitent les sanctions?

Depuis 2014, l'étau des sanctions imposées à la Russie pour la punir d'avoir annexé la Crimée ne se desserre pas. Pourtant, on n'observe aucun mouvement de protestation chez les habitants de Crimée, qui — ose-t-on le rappeler — ont voté à plus de 95 % en faveur de leur rattachement à la Russie.

Parler d'étau n'est pas le bon mot, car sur le plan économique, les sanctions paraissent moins nuire à la Russie qu'aux pays de l'Union européenne. Demandez aux cultivateurs et aux fromagers français ou aux producteurs polonais et belges de pommes et de poires ce qu'ils en pensent! L'embargo décrété par la Russie en réponse aux sanctions a fait chuter les importations agricoles en provenance de l'Europe unie, qui ont passé en une année de 9 milliards à 143 millions de dollars. Après un sursaut d'inflation causé par le renchérissement du panier de la ménagère, la Russie a accusé le coup et encouragé sa production locale. Elle peut maintenant rêver de se suffire à elle-même. Elle est même devenue en 2016 le premier pays exportateur de blé au monde.

La reconquête du marché intérieur s'est aussi faite par le goût. Les nouveaux produits venus de l'Eldorado occidental après les années maigres du communisme n'ont pas fait oublier les saveurs des potagers de la datcha et des marchés kolkhoziens, tout comme les recettes de grand-mère et leurs ingrédients typiques. En 2009, un jeune entrepreneur a ouvert à Moscou son premier magasin ***Izbionka*** (la petite izba), qui vendait des produits laitiers traditionnels comme le kéfir, la crème aigre (***smetana***), le lait fermenté passé au four (***riajenka***), ou encore le séré (***tvorog***). Aujourd'hui, il gère une chaîne appelée ***Vkusvill*** — la cité du goût — qui avec ses 5000 collaborateurs peut damer le pion aux grands distributeurs de l'industrie agro-alimentaire en proposant des produits frais sans agents conservateurs et livrés par de petits producteurs. En 2018, ***Vkusvill*** a enregistré une croissance de 51 %, alors que les grandes enseignes concurrentes étaient à la peine et voyaient leur chiffre d'affaires baisser.

Pour autant, l'appétit des Russes pour le _fast ***food*** ne faiblit pas. Quand le plus grand McDo d'Europe a été inauguré à Moscou en janvier 1990, quelques mois avant l'enterrement de l'URSS, une queue de plusieurs kilomètres s'était formée aux abords de la place Pouchkine, impatiente de goûter au régal venu du Nouveau Monde. Trente ans plus tard et grâce à des investissements de 2,5 milliards de dollars dans la seule Russie, le ***big Mac*** continue de fasciner. Après une pause due au Covid, McDonald's est reparti à la conquête de l'Extrême Orient russe. Les habitants de Vladivostok et de Khaba-

rovsk, jusqu'ici oubliés, vont enfin pouvoir saliver devant un double hamburger et un carton débordant de frites. La chaîne de restaurants, qui espère compter bientôt 800 arches dorées en Russie, a été élevée au nombre des entreprises vitales pour le pays au moment où celui-ci est menacé de récession. A l'annonce de ces développements sur le marché russe, l'action de McDo a gagné 2 % à la bourse de New York. Le grand capital se moque des frontières et passe outre aux sanctions.

☼ **J.-M. Bovy**/26.11.2020

MARQUE-PAGES · La lunaire semaine du 22 au 28 novembre

Les repères incontournables sélectionnés par Slobodan Despot.

Au zénith. *Time Magazine* publie son classement annuel des 100 personnalités les plus influentes dans le monde. Dans ce who's who milliardo-diversitaire, vous découvrirez des noms dont vous n'aurez jamais entendu parler qui ont accompli des exploits dont la grandeur vous échappe, bande de culs-terreux et de sans-dents!

On y apprend ainsi, au chapitre des «Titans», que l'ex de Jeff Bezos, la romancière MacKenzie Scott, est devenue la femme la plus riche du monde grâce à l'explosion de ses… ventes? Non de ses actions Amazon! Accessoirement, qu'elle a fait dont de 1.7 milliards (sur 67!) à des causes LGBTQZRNGBV+++. Melinda Gates, qui signe sa notice, juge cela admirable. Titanesque! Mais la palme revient à l'inoxydable Al Gore dont l'éloge d'Anne Hidalgo est à consigner dans les études cliniques sur le délire hallucinatoire: «Même au milieu de la lutte contre la pandémie mondiale, la maire Hidalgo a fait de Paris un brillant exemple de la manière dont les villes peuvent mener la transition vers des sociétés plus propres, plus saines et plus prospères.» Les Parisiens apprécieront!

Epstein, l'éléphant dans la pièce. L'organisateur de parties fines «suicidé» dans sa cellule et sa mère maquerelle — Ghislaine, fille du «superespion» israélien Robert Maxwell — n'étaient pas de simples débauchés: ils travaillaient aussi pour les services. Comment les médias ont-ils réussi à oublier ce petit détail? Le déballage de Pierre Jovanovic sur l'affaire Epstein vaut son pesant de barbouzes.

Black-out sur la Suède. Excédé par la désinformation et l'occultation médiatique du «cas suédois», le général Delawarde a rédigé un point spécial du 26 novembre. A télécharger ici.

Vaccin, mon (dernier) amour. Le professeur Eric Caumes, infectiologue à la Pitié-Salpêtrière, qu'on ne peut soupçonner d'être un antivax, craque sur LCI et dénonce la folie de vaccination qui s'est emparée des autorités: «Vous vous rendez compte: on n'a même pas encore les études, on parle de choses qui restent vues à travers des communiqués de presse de laboratoires pharmaceutiques…» Et, s'il y a un pépin, «ça va condamner complètement les vaccinations pour des décennies, pour des maladies qui sont mortelles dans 100% des cas comme la rage». Le vaccin américain, qui plus est «est un vaccin révolutionnaire. Il n'existe aucun vaccin de ce type, nulle part dans le monde… c'est-à-dire des vaccins à base de matériel génétique ADN ou ARN.» Le professeur souligne que les principaux bénéficiaires de ces produits, pour l'instant, sont les PDG des laboratoires concernés.

Signal faible. De plus en plus d'Américains hyperriches cherchent à acquérir un deuxième passeport, selon Bloomberg. Eric Schmidt, l'ex-CEO de Google/Alphabet, a ainsi demandé la citoyenneté chypriote. Évasion fiscale? Non, puisque les Étasuniens sont astreints au fisc US partout dans le monde: «Le regain d'intérêt actuel des citoyens américains est

antérieur à la pandémie, mais la crise a contribué à faire exploser la demande, car souhaitent maintenir une certaine liberté de mouvement alors que les mesures de verrouillage se multiplient dans un contexte de deuxième vague de Covid-19. Les Américains se disent: "Je veux avoir la possibilité de me déplacer aussi vite que possible et ne pas être bloqué", a déclaré Nestor Alfred, directeur général de l'unité "Citoyenneté par investissement" de St. Lucia.» Les technomilliardaires sont généralement parmi les plus stricts partisans du confinement. On appréciera la cohérence.

Tesla crève un pneu. Fascinant démasquage du grand maître du «fake business», Elon Musk. Malgré une production quasi confidentielle, sa Tesla est devenue l'entreprise automobile la plus cotée au monde. Comment? «Cette valeur gonflée de son action repose entièrement sur les subventions gouvernementales… En 2015, Tesla a vendu 2 738 voitures au Danemark. En 2016, après que le gouvernement a déclaré qu'il allait éliminer les subventions, Tesla a vendu 176 voitures, soit une baisse de 94%. La sortie de route de Tesla a été encore plus violente à Hong Kong. Après que le gouvernement a réduit ses aides fiscales le 1er avril, les ventes de Tesla ont plongé de 2 939 en mars à zéro en avril et cinq en mai.» A ne pas manquer, sur le Saker francophone.

Antinazis… modérément. Aux Nations-Unies, les États membres de l'Union européenne se sont tous abstenus de voter une résolution proposée par la Russie contre la «glorification du nazisme». Au total, 155 pays ont soutenu la proposition. Le hic, c'est que les États-Unis, le Canada et l'Ukraine (tiens!) s'y sont opposés et que lorsqu'il pleut à Washington, Bruxelles ouvre le parapluie.

Évangélisation négative. Dans une interview furibarde sur la trahison de l'Arménie par l'Occident, Michel Onfray jette l'anathème sur le pape François «dont je dirais, si j'étais chrétien, qu'il est l'Antéchrist! Jamais pape n'aura autant fait pour accélérer la décomposition du christianisme.» Tout s'éclaire: les félonies à répétition de l'Argentin n'avaient d'autre but que de convertir cet athée militant!

Longue Marche V Alors que le reste du monde s'épuise à traquer un virus grippal, la Chine a envoyé un véhicule robotisé sur la Lune pour rapatrier des échantillons de son sol. La dernière mission de ce genre remonte à 44 ans. Pendant ce temps, l'Occident part à la conquête de Mars… sur Netflix.

Pain de méninges

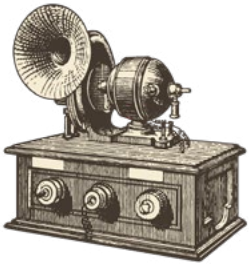
LA PEUR, CE DÉLICE

Une chose que j'ai apprise cette année, c'est qu'environ la moitié des gens AIMENT vivre dans la peur. Ils adorent ça, en réalité. SI vous leur dites quoi que ce soit qui risque de mettre en question la bulle de leur peur, de leur donner de l'espoir ou d'atténuer la panique, ils se fâchent contre vous. C'est totalement fou.

— Zuby, rappeur (@ZubyMusic), 24.11.2020.

ARBRE DE LUMIÈRE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 261 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?

UTILISEZ-NOUS COMME ANTIDOTE.
FAITES-NOUS CONNAÎTRE.
ABONNEZ VOS AMIS.
RÉFLÉCHISSEZ.
LISEZ.
OSEZ.